

Une histoire  
de l'humanité,  
des religions  
et de l'Etat

*8 – Asie : le monde des polythéismes*

*édité par L'Ouvrier*

**8 - Asie : le monde des polythéismes**

1 - L'Asie et le mythe des religions purement spirituelles	3
2 - Sibérie, Etat nomade et cannibalisme	4
3 - La Chine et le Confucianisme	6
4 - L'Inde : le Védisme et sa suite, le Brahmanisme	9
5 - L'Inde et sa religion d'Etat, le Bouddhisme	12
6 - L'Inde et le Pakistan ; un fascisme religieux, l'Hindouisme	15
7 - Le Japon et le Shintoïsme	17

## 1 - L'Asie et le mythe des religions purement spirituelles

Les religions asiatiques sont bien vues en Occident. Le Christianisme qui y est religion dominante a connu une vague sensible de désaffection, en partie due à l'attitude de cette église au cours de la Seconde Guerre mondiale, en partie aussi à l'inflexibilité de la hiérarchie religieuse en ce qui concerne l'émancipation de la femme et de la vie sexuelle en général. Une fraction non négligeable des classes moyennes a choisi de regarder vers les religions d'Asie. Elles avaient pourtant sous la main l'Islamisme et le Judaïsme. Mais le Judaïsme ne se comporte guère en religion attrayante, et reste fermé, donnant même l'impression que le choix de cette religion implique de choisir une culture et un monde social particuliers. Quant à l'Islamisme, il a le défaut pour des classes sociales qui tiennent à leur relative supériorité d'être la religion des immigrés, des pauvres, de classes sociales majoritairement inférieures. La France est le pays d'Europe où le bouddhisme a connu les plus rapides progrès, avec près de 200 monastères et centres en 25 ans. Les pratiquants du bouddhisme sont 600 000 en 1997. Ce sont les classes moyennes des villes qui ont sa préférence, chercheurs, artistes, enseignants, et plus encore le milieu médical. La plupart sont d'origine chrétienne, et se disent déçus de leur religion.

Mais ces religions ne sont pas plus spirituelles, pas plus pures que le Christianisme ou d'autres. Ce sont des religions d'Etat, et à ce titre, elles contribuent à leur lot de servitudes humaines. Aucune religion n'est pure. Ou alors seulement les religions premières, fondées bien avant la naissance des Etats, et dont le but est de donner un sens à la vie humaine et à sa place dans le monde. Dès que l'Etat apparaît, la religion n'est plus pure. Elle trempe dans les crimes communs de l'Etat, devenant l'instrument idéologique complémentaire de l'instrument de force et de violence qu'il constitue. Les religions d'Asie sont peut-être moins connues du fait de l'éloignement de l'Europe, mais elles n'échappent pas à cette règle. Bien entendu, la religion peut ensuite prendre des colorations très variables, s'épanouir dans une période de culture et de recherche, ou se figer et imposer plus de contraintes. Mais ces évolutions n'ont rien à voir avec la religion en soi. Elles ne dépendent plus que de l'histoire de l'Etat lui-même.

Testart souligne qu'une région immense de l'Asie, de l'Assam à la mer de Chine méridionale et couvrant cinq pays, la Birmanie, la Thaïlande, le Laos, le Kampuchéa (Cambodge), le Viêt-nam, jusqu'au sud de la Chine et l'Inde orientale, a connu des royaumes, des Etats, plusieurs fois millénaires. La religion y a partout un caractère sacrificiel marqué. Et par sacrifice, Testart entend le don d'une vie aux dieux, et pas seulement d'objets ou de nourriture. *"Le sacrifice par excellence est celui du buffle. On sacrifie aussi des poulets, des chèvres, des porcs, des chiens, éventuellement des humains, mais la victime sacrificielle typique est le buffle au point que les autres espèces animales offertes en sacrifice paraissent n'en être que des substituts"*. On dénonce souvent en Occident les sacrifices d'animaux qui subsistent dans la religion musulmane. En Asie, chez certains peuples, comme les Lamet, les buffles ne servent plus ni aux labours, ni au trait, ni pour aucune tâche, et ne servent qu'à être offerts en sacrifice.

Enfin, Testart pense que les religions d'Asie ont en commun d'être fondées sur l'idée que l'homme est lié à son ancêtre par une dette. *"Un ancêtre est toujours fondateur en quelque sorte et il y a toujours quelque chose que nous lui devons. Le descendant d'un ancêtre naît avec une dette"*. La comparaison avec l'Amérique du nord ou l'Océanie est éclairante, explique-t-il : *"là-bas, il n'y a pas de culte des ancêtres (...) Nous étions là-bas dans l'univers du don, du don libre et gratuit qui n'oblige pas (...) En Asie du Sud-Est, au contraire, rien ne se donne contre rien. Il faut rendre, payer (...) C'est l'inférieur qui verse tribut ou redevance au supérieur et ce versement ne fait que traduire son statut d'inférieur. Mais c'est encore trop peu dire que de s'exprimer seulement en terme de hiérarchie : la redevance est due, et celui qui la doit n'est pas seulement un inférieur, c'est un dépendant (...) Le don n'existe qu'entre personnes libres. Le tribut ne provient que des dépendants."* Les religions des Indiens d'Amérique du nord sont spirituelles, pures, elles ne sont pas polluées par l'Etat.

## 2 - Sibérie, Etat nomade et cannibalisme

La Sibérie s'étend sur 12 millions de kilomètres carrés, 25 fois la France. Cette immense région a connu une histoire un peu particulière. C'est elle qui est à l'origine du peuplement des Amériques, par le détroit de Behring, qui relie ce continent à l'Asie. Et elle est aussi le point de départ de nombreuses invasions, qui descendent sur une région gigantesque, allant de l'ensemble de l'Europe jusqu'à la Chine, à partir du 4ème siècle après JC. Ces peuples sont traités de barbares par ceux qu'ils envahissent, mais il n'y a souvent guère de différence au niveau des moeurs des uns et des autres. La différence essentielle tient au fait que les "barbares" sont nomades, les peuples envahis sédentaires. Utilisant le cheval, les peuples de Sibérie se déplacent très vite. L'usage du cheval change la donne sur le plan militaire et sur le plan de la vie sociale. Des guerriers qui maîtrisent le cheval deviennent redoutables, multiplient la vitesse des opérations, accroissent la capacité de faire fondre sur un point donné des forces importantes en un temps réduit. Mais le cheval change aussi la donne sur le plan de l'évolution sociale. Dans la plupart des régions du monde, les peuples nomades sont des chasseurs-cueilleurs, premier stade de la production humaine. On n'y produit pas à proprement parler, on vit sur la nature, par la cueillette et la chasse. Ce nomadisme est nécessité par l'obligation de suivre les troupeaux, les déplacements du gibier, ou d'aller sur des régions où les produits végétaux n'ont pas été cueillis. Et les déplacements sont lents, se font à pied.

Le nomadisme des cavaliers n'a plus rien à voir. Il implique le franchissement de plusieurs étapes dans l'évolution humaine. Il faut que les techniques de production soient maîtrisées, agriculture et élevage. On trouve des preuves d'une apparition de l'agriculture en Sibérie au 4ème millénaire avant JC, dans une dizaine de régions, dispersées sur tout son espace. A partir de 2500 avant JC, on passe de la domestication des animaux à l'élevage, tout au long de la partie sud de la Sibérie et on commence à utiliser également les métaux et à les travailler. Au 2ème millénaire avant JC, l'élevage devient important, avec du gros bétail, comme des bovidés. En Sibérie de l'ouest, on utilise le cheval largement pour travailler la terre à la houe. A l'extrême-est de la Sibérie, un mythe raconte que, pour permettre une vie meilleure aux hommes, le chamane doit tuer deux soleils sur trois pour abaisser la température. Des liens existent avec les mondes chinois et japonais. On en a la preuve du fait des statuettes féminines, des pendeloques magiques, dont les styles sont comparables. Les premiers cavaliers datent du 13ème siècle avant JC. Vers 1000 avant JC, l'élevage se répand,

et on passe à une vie semi-nomade, la transhumance, déplacement saisonnier pour accompagner des troupeaux maintenant domestiqués, selon un itinéraire régulier. Enfin, vers le 7ème siècle avant JC, avec l'usage maintenant très répandu du cheval, le nomadisme devient important.

Au contraire du nomadisme préhistorique qui ne change rien à la productivité, ce déplacement plus important, plus rapide, plus facile, la multiplie. Les conflits guerriers entre tribus deviennent plus fréquents. Les chefs militaires sont à l'origine élus pour le temps des opérations, après quoi ils retournent à l'activité commune de tous les paysans ou pasteurs. Plus souvent sollicités, ils prennent une importance sociale nouvelle, et ont tendance à former une aristocratie régulière, qui se sépare du reste de la tribu. Début de division sociale, accumulation de richesses par la maîtrise des techniques de production, les conditions permettant l'apparition d'un Etat existent. Il apparaît effectivement à cette époque chez ces nomades. Une des situations qui a des chances d'aboutir à la mise en place d'un Etat est la rencontre, alors probable, entre des nomades, éleveurs, et des sédentaires, agriculteurs. Lorsque des éleveurs, qui sont de plus de bons métallurgistes, rencontrent des peuples sédentaires, attachés à leur terre par le travail agricole, il leur est tentant de profiter de leur supériorité due à la facilité de se déplacer, et de chercher à soumettre les agriculteurs. Les uns sont en situation de défensive, les autres d'offensive. La mise en esclavage des agriculteurs par les éleveurs est alors possible. Cela se produit dans l'Altaï, qui devient un fief des cavaliers. De ces premières victoires militaires, naissent de nouveaux rites. On trouve alors des chefs enterrés avec leurs chevaux. Et les tombes se mettent à prendre des dimensions plus importantes. Dans la plupart des autres régions du monde, c'est parmi des populations d'agriculteurs ou d'éleveurs que l'on voit l'Etat se mettre en place. C'est le fort développement de ces techniques qui sert de base économique à l'apparition de l'Etat. Dans cette immense partie de l'Asie, c'est l'utilisation du cheval qui est la facteur de cet accroissement de productivité.

En Yakoutie, on pense avoir trouvé des preuves de cannibalisme, qui serait apparu vers 1500 avant JC et qu'on retrouve chez les Youkaghirs, les Toungouses et les Samoyèdes. Si ces faits sont exacts, le cannibalisme n'est pas une pratique arriérée, car 1500 avant JC est une période relativement récente. Ces hommes venaient de découvrir l'agriculture. Il faudrait donc y voir une pratique religieuse liée au passage du stade précédent de chasseur-cueilleur à celui d'agriculteur. Les indices de cannibalisme humain ont toujours fait couler beaucoup d'encre.

Dans la préhistoire, on trouve en Chine, à Chou Kou Tien, une quinzaine de squelettes datant d'au moins 500 000 ans. Un grand nombre d'os de membres sont fracturés, ainsi que certains crânes. Sur d'autres, le trou occipital situé à la base arrière du cerveau est élargi, et des savants en concluent à un festin cannibale. Des hommes ont probablement cherché à extraire, et pourquoi pas à manger, un cerveau d'un des leurs.

Mais rien ne dit que cet acte soit un geste d'agressivité pure et simple. *"A notre avis, écrivent Leakey et Lewin dans Les origines de l'homme, le festin aurait plus revêtu le caractère d'un rituel que celui d'une orgie de chair humaine. Pourquoi prendre la peine d'élargir le trou occipital à la base du crâne, alors qu'il aurait été plus facile de briser la boîte crânienne et d'en recueillir le contenu, de consistance molle ? Que le repas ait eu pour but soit d'acquérir de l'énergie contre l'ennemi en se nourrissant du cerveau des vaincus, soit de maintenir un lien de continuité avec un défunt, est à côté de la question (...)* Où qu'ils aient

*été exhumés, il y a 500 000 ans ces êtres humains avaient en commun une existence fondée sur la chasse et la cueillette (...) Il n'y a aucune preuve ni argument permettant de dire que la chair humaine, rôtie ou crue, ait fait partie spécifiquement, comme source alimentaire, des repas de nos prédécesseurs, sauf dans des circonstances exceptionnelles (...) Chez l'homme (...) il y a deux sortes de cannibalisme, séparés par une nuance essentielle. Premièrement, les membres d'une tribu peuvent manger les membres d'un autre tribu. C'est généralement l'aboutissement ou le motif d'une incursion agressive : c'est l'exocannibalisme. Deuxièmement, les individus d'une tribu mangent certains de leurs congénères : c'est l'endocannibalisme. Les causes sont très différentes. Et leur apparition est liée à la distinction entre chasseurs-cueilleurs et agriculteurs. Dans les deux cas, on ne fait jamais de la chair humaine une nourriture comme une autre". "Manger la chair de ses semblables n'a rien à voir avec un repas. Il s'agit foncièrement d'une sorte de rituel".* Les deux formes de cannibalisme se retrouvent aux quatre coins du monde. Une étude menée parmi 54 tribus d'Amérique du sud indique que 16 se livraient à l'endocannibalisme, les 38 autres à l'exocannibalisme. Les premières sont plutôt des chasseurs-cueilleurs, les secondes plus souvent des agriculteurs. Il semble bien que le cannibalisme soit une invention religieuse liée au passage à l'agriculture. Et que les chasseurs-cueilleurs qui la pratiquent l'aient acquise des agriculteurs.

Tant qu'il n'y a pas d'Etat, les métaux sont utilisés pour l'outillage et la décoration, petits couteaux, aiguilles, boucles d'oreilles, bracelets, en or, argent, cuivre et fer. La fabrication d'armes n'apparaît qu'avec l'Etat. L'Etat nomade a un problème. Toutes les tribus ne sont pas forcément soumises à son autorité. Il peut en subsister qui parviennent à y échapper et réussissent à vivre de manière indépendante, plus ou moins longtemps. L'Etat aura tendance à chercher la fixité, seul et unique moyen pour lui de contrôler toute la population qui se trouve sur le territoire qu'il prétend soumettre. Des Etats se constituent tout au long d'une ligne qui sépare le nord de la Sibérie occupé par la toundra, végétation basse et maigre, du sud occupé par la forêt. Et ils commencent à s'affronter, Turks, Mongoles, Toungouses, chacun cherchant à dominer l'autre. Des royaumes dont la classe dominante vit d'une économie nomade d'élevage se forment. Les Toungouses font des incursions en Chine. Vers 200 après JC, une confédération hunnique se forme, qui englobe les tribus sur des milliers de kilomètres jusqu'au fleuve Amour. Elle construit des sites fortifiés, alliant ainsi capacité de déplacement et postes militaires fixes. Les Mongols, un peu plus au sud, tiennent un empire encore plus vaste. Ce sont ces tribus qui foncent sur l'Europe et la Chine à partir du 5ème siècle. Les Huns d'Attila arrivent jusque sur Paris, défendu par les Romains. Bientôt l'Empire romain tout entier succombe. Les invasions barbares, Vandales, Goths, Burgondes, etc., sont à l'origine de la fondation des nouveaux royaumes d'Europe occidentale.

### 3 - La Chine et le Confucianisme

C'est très certainement en Chine que l'Etat est apparu le plus tôt de toute l'Asie. Cette apparition se produit dans des conditions géographiques et climatiques qui rappellent la Mésopotamie et le Nil, dans le bassin du moyen Fleuve Jaune, Houang Ho, région aux alluvions fertiles, sous les mêmes latitudes que le Tigre et l'Euphrate. 17 siècles avant JC, une dynastie se met en place, les Shang, au moment où en Europe, les Grecs inaugurent leurs cités-Etats. Une organisation politique rudimentaire, calquée sur les liens de parenté, est mise en place autour de la ville royale. La religion est dominée par un culte voué aux ancêtres. Les

Shan pratiquent l'immolation des prisonniers, pour nourrir les dieux de leurs ancêtres morts. Cette première forme de l'Etat a du mal à s'étendre. La dynastie des Zhou y remédie. Ils apportent des changements à la fois aux croyances et au système politique, mettant de la souplesse aux deux niveaux. Les fiefs lointains sont octroyés par le roi à de grands seigneurs, qui président au culte des ancêtres. A son tour, cette dynastie décline.

C'est en cette période de déclin qu'apparaît Confucius. En Occident, Confucius est utilisé par Voltaire et par les penseurs du siècle des Lumières pour soutenir leur lutte contre le despotisme et les pouvoirs énormes de l'Eglise catholique. Mais les populations chinoises, qui ont pour dirigeants des empereurs et des prêtres se réclamant de Confucius, ne voient qu'abus de pouvoir, recherche du gain égoïste, et vices de toutes sortes. Confucius est le nom latinisé par les Jésuites de Kongzi. Né peut-être en 551 avant JC, alors que l'Empire des Zhou agonise, Confucius est issu d'une des classes élevées de l'Empire, les nobles. Leur activité consiste au tir à l'arc, à la guerre, à la célébration de sacrifices fréquents, à laquelle on ajoute la recherche de prostituées de luxe. Les nobles partagent avec une aristocratie terrienne un mépris total pour tout le reste de la société, les illettrés, les esclaves, les artisans, et les marchands, et peut-être plus encore pour les femmes.

Confucius, nous dit-on encore en Occident, préconise une religion sans dieu. Là encore, on prend ce qui arrange, et à cette distance, il n'y a plus grand monde pour s'indigner des contrevérités. Confucius ne préconise aucun dieu, mais n'en remet aucun non plus en cause. Ce n'est tout simplement pas son problème. Son problème, c'est le pouvoir d'Etat. Confucius affirme que dans un monde cruel, il est nécessaire que les hommes de pouvoir atteignent à certaines qualités. Là où les Anglais parlent de devenir un gentleman, Confucius propose de devenir *junzi*. On n'est pas *junzi* simplement par la naissance, voilà la révolution qu'apporte Confucius. "*La naissance n'est rien là où la vertu n'est pas*". En fait, ce confucianisme d'origine est une forme de religion de consolation à l'intention de dirigeants incapables de maîtriser le monde qu'ils prétendent régenter. "*Cette morale, du moins, n'est pas déduite d'une foi, d'une métaphysique, ou descendue d'un Sinai*", écrit Etiemble, apportant sa part d'admiration. Dans le Canon des documents, compilé par Confucius, on trouve un exposé qui sert de fondement à la monarchie chinoise. Selon ce texte, le fondateur de la première dynastie a reçu un "mandat céleste". Les dirigeants de l'Empire sont donc recouverts d'une investiture du Ciel. Comme tous les Etats du monde, celui que préconise Confucius a bien besoin de l'aide des dieux et du ciel pour justifier son existence auprès des hommes. Dans le Canon des mutations, on trouve un texte qui est peut-être de Confucius, et pose les bases d'une philosophie où la contradiction trouve sa place, avec les notions de yin, principe mâle, symbolisant aussi le lumineux, le chaud, le positif, qui tire vers le ciel, et de yang, principe femelle qui symbolise l'obscur, le froid, le négatif, et tire vers la terre. Dans deux ouvrages que Confucius n'a écrits mais réorganisés, sélectionnant en quelque sorte ce qui lui semble bon à conserver, on lit que la femme "*ne doit point se mêler des affaires publiques*" (Canon des poèmes). "*Malheur à qui épouse une femme audacieuse et forte !*" (Canon des mutations).

Confucius veut former ses disciples dans l'art de gouverner les hommes. Dès sa mort, plusieurs d'entre eux se font effectivement nommer ministres, ou conseillers des princes. L'oeuvre de Confucius est complétée plus tard par Mencius (300 avant JC, 237 avant JC). Mencius ajoute surtout l'idée que la répression est nécessaire, et que c'est par ce moyen que la société dirige l'homme. C'est cette version du confucianisme qui est exportée en Corée, au

Viêt-nam, au Japon, et dure jusqu'à nos jours. Le succès de cette oeuvre qui aurait pu, après tout, passer inaperçue, est sans doute liée au fait que du temps de Mencius, l'Empire connaît la gloire. Jusque-là divisé en plusieurs royaumes, où règne un souverain qui représente à la fois la loi sociale et la loi cosmique, il voit la réussite de l'un d'eux, de la dynastie des Qin, qui profite de ces divisions pour établir son hégémonie, et annexer tous les Etats. Confucianisme ou pas, cette société semble d'une violence effrayante. En 260 avant JC, le général en chef Qin fait exécuter les 200 000 soldats de l'Etat du Zhao qui viennent de se rendre.

Le nouvel Empire, désormais très vaste et unifié, fait du Confucianisme une religion d'Etat. Certains dirigeants sont intellectuellement plus attirés par le Taoïsme, ou le Bouddhisme. Mais ils choisissent le Confucianisme par calcul politique. *"L'empereur Wu (140, 87), par intérêt politique, choisit de s'appuyer sur une philosophie qui, pourvu qu'il eût des vertus, faisait un sort à l'homme de basse extraction"* (Etiemble). La dynastie des Han (200 avant JC, 220 après JC) accepte en fait que se mette en place une sorte de mélange, une religion syncrétique, où l'on trouve à la fois le culte de l'Etat, mais aussi toute une série de superstitions populaires. C'est le Confucianisme, et ses considérations morales, qui sert de lien assez flou entre ces visions diverses. L'Etat n'a pas la volonté, et sans doute pas encore la force de s'attaquer aux croyances populaires. Une série de révoltes populaires est directement responsable de l'effondrement de cette dynastie. Ces révoltes prennent un fort caractère religieux. On croit à la venue d'un sauveur qui va modifier ce monde dur et en crise. Les Han perdent le "mandat céleste" vers 220 après JC. Le peuple rejette le Confucianisme, et adopte, par réaction, une religion nouvelle qui commence son apparition en Chine, le Bouddhisme. L'Empire se disloque en trois blocs. Il subit alors les invasions barbares venues du Nord. Ces invasions font partie du même mouvement qui touche jusqu'à la France et toute l'Europe, à la même époque, en provenance des steppes de Sibérie. En Europe, elles finissent de disloquer l'Empire romain en décadence. En Chine, une dynastie "barbare", les Tang, prend la tête de l'Etat, en 618. Bien entendu, les Tang annoncent publiquement qu'ils ont reçu le fameux mandat céleste. Ils ont une tradition militaire, et possèdent d'immenses troupeaux de chevaux.

Vers 750, les généraux non chinois de l'Empire se rebellent contre les nobles. La Chine y perd une grande partie de ses haras et ses chevaux. L'Etat réagit en se méfiant désormais, et pour longtemps, des éléments étrangers. L'activité du pays s'oriente plus au sud, en direction des frontières actuelles. En 845, le Bouddhisme et toutes les religions étrangères sont brutalement interdites, 460 couvents, 40 000 bâtiments religieux sont détruits, et 260 000 religieux rendus à l'état laïque. Le Bouddhisme était devenu une puissance économique et financière énorme. Son interdiction et sa laïcisation est l'occasion d'un repartage de richesses. C'est le Confucianisme qui est remis à l'honneur.

La Chine connaît les signes d'un début de développement capitaliste à la fin du 16ème siècle. Mais les Européens sont déjà là. Dans la foulée de Christophe Colomb, en quelques années, toutes les routes maritimes sont ouvertes. Rome envoie ses missions jésuites. Les Portugais, puis les Hollandais, tentent de mettre en place des comptoirs portuaires qui puissent leur servir de base commerciale, puis militaire. La Chine exporte des produits qui sont à l'époque des produits de luxe, thé, porcelaines, laques, soie. Une économie marchande et urbaine se développe, surtout autour du Fleuve Bleu, Yang Tse. Les nouvelles classes des villes revendiquent leur part de pouvoir. Finalement, la dynastie Ming, au pouvoir depuis 1368, s'effondre. En 1644, ce sont les Qing, des Mandchous venus eux aussi de l'extérieur, qui reprennent en main le fameux "mandat céleste". Les élites chinoises les

contraignent à se convertir au Confucianisme, en refusant de les servir jusqu'à ce qu'ils s'y décident. En 1775, la Chine compte 265 millions d'habitants. Aux yeux des puissances européennes, c'est une proie qu'on guette en cherchant par où la saisir. C'est l'Angleterre qui ose s'y attaquer la première. L'offensive commence par l'obligation faite à la Chine de vendre de l'opium. La France soutient l'Angleterre dans de véritables guerres, pour obliger la Chine à accepter les règles du jeu commercial imposées par l'Europe. L'économie du pays s'effondre, des crises et des révoltes se multiplient, autant de points bénéfiques pour les colonisateurs. Ils peuvent alors se partager le pays, avec la complicité des puissances régionales, Russie et Japon, qui auront leur part en 1910.

La Chine retrouve son indépendance avec Mao. Celui-ci dit mener son combat au nom d'un soi-disant "communisme". Mao veut seulement avoir le soutien de Moscou, où le pouvoir d'Etat est plus fort que jamais, entre les mains d'une bureaucratie. Mais le communisme, selon Marx, et selon ce qu'il a été au cours des premières sociétés humaines, c'est l'extinction, l'absence de l'Etat. De son vivant, Mao institue en véritable religion d'Etat son culte personnel. Certains spécialistes de la Chine pensent qu'on retrouve dans l'obligation de répéter les sentences de Mao écrites dans son "petit livre rouge", des manières de dire et de faire de Confucius.

#### 4 - L'Inde : le Védisme et sa suite, le Brahmanisme

Georges Dumézil découvre en 1938, à partir d'études linguistiques, un point commun entre les croyances de toute une série de peuples, de l'Europe jusqu'à l'Inde. Partout, il retrouve dans les textes une organisation du monde en trois parties, le niveau sacerdotal, des prêtres, le niveau guerrier, des militaires, et le niveau producteur, du peuple travailleur. Dumézil fait longtemps l'erreur de penser que les sociétés elles-mêmes sont organisées selon ce schéma. En 1950, il reconnaît son erreur. Seule l'Inde semble avoir mis en pratique de manière rigoureuse cette organisation. Chez les Celtes, on trouve *"dominant tout, plus forte que les frontières, presque aussi supranationale que l'est la classe des brahmanes, la classe des druides, c'est-à-dire des "Très savants", prêtres, juristes, dépositaires de la tradition"*. Dumézil appelle "indo-européens" l'ensemble des peuples où il trouve cette organisation du monde religieux en trois parties. Il précise que partout ailleurs, en Mésopotamie, en Egypte, en Chine, etc., l'organisation du monde sacré est différente, généralement partagée en deux, le monde des dieux et le monde des hommes. En quelques points enfin, en Amérique centrale, en Afrique noire, on trouve une ébauche de système à trois fonctions. Mais là où l'on ne peut pas suivre Dumézil, c'est lorsqu'il semble attribuer à la tri-fonctionnalité un caractère de supériorité : *"Pour une société, ressentir et satisfaire des besoins impérieux est une chose, les amener au clair de la conscience, réfléchir sur eux, en faire une structure intellectuelle et un moule de pensée est tout autre chose ; dans l'ancien monde, seuls les Indo-Européens ont fait cette démarche philosophique"*. Si elle est vraie, la tri-fonctionnalité religieuse n'est ni supérieure ni inférieure aux autres systèmes de représentation religieux. Tous ont en commun d'être dévoués à l'Etat, et à ce titre tous asservissent les populations, pendant que seule une minorité peut s'épanouir, qu'elle soit elle-même scindée en deux, trois catégories, ou plus. Sans compter qu'on peut fortement douter qu'une société qui ne calque pas son système religieux sur sa réalité sociale soit forcément inconsciente de son système réel.

La première forme d'Etat que connaît l'Inde lui est imposée de l'extérieur, par des

envahisseurs. A partir de 1400 avant JC, des clans Arya pénètrent le Pendjab, au nord-ouest de l'Inde. Les Arya, ou aryens, sont des pasteurs et des agriculteurs. Ils trouvent des populations qui vivent de la culture du riz, et qui construisent des villes. Les Arya les détruisent. Ils imposent leur langue, le sanscrit, leur religion, le védisme, et leur système social. Puis ils progressent vers l'est et le sud. En dix siècles, ils réunissent sous leur domination des terres reliant les deux rives de l'Inde actuelle, la mer d'Arabie à l'ouest, le golfe du Bengale à l'est. Par contre, la pointe sud de l'Inde moderne n'est pas concernée.

La religion védiste est un polythéisme. Les Arya ont un texte écrit, le Veda, qui est un ensemble du genre de la Bible des Juifs et des Chrétiens. Ces textes, considérés comme sacrés, sont une tentative de dire des règles à la fois sur le plan religieux, rites et croyances, et sur le plan social, organisation de la société, morale politique. Ils sont écrits bien plus tôt que la Bible, probablement à partir du 18ème siècle avant JC, et cette écriture dure plus d'un millénaire. Il semble que la première forme de ce nouveau pouvoir est d'ordre religieux, ou partagé entre les religieux et les propriétaires de terres. Ensuite, on est sûr du rôle dirigeant des prêtres. *"Bien que dès le début les deux classes des prêtres et des nobles guerriers soient nettement considérées comme dirigeants, il ne semble pas qu'il y ait une grande rigueur dans la répartition de la société du début de l'époque védique ; par la suite, une division plus nette intervient et il se forme deux autres classes, celle des "hommes libres" et celle des esclaves (...). La caste la plus basse est celle des esclaves, elle contient au début, probablement, les descendants des aborigènes asservis par les Arya ; il s'y ajoute des individus condamnés pour dettes, d'autres dont la peine a été commuée, des prisonniers de guerre et même des hommes qui se sont volontairement "décastés" par esprit de pénitence"* (Aymard, Auboyer).

Ce système dur, Dumézil en donne pour sa part une lecture élogieuse, le jugeant "harmonieux". *"Les brahmanes, prêtres, étudient et enseignent la science sacrée et célèbrent les sacrifices ; les ksatriya (ou rajanya) guerriers, protègent le peuple par la force et par leurs armes ; aux vaisya revient l'élevage et le labour, le commerce, et généralement la production de biens matériels. Ainsi, se constitue, complète et harmonieuse, la société que préside un personnage à part, le roi, rajan, lui-même généralement issu, mais qualitativement extrait, du second niveau. Ces groupes fonctionnels, hiérarchisés, sont en principe fermés chacun sur lui-même par l'hérédité, par l'endogamie (Note : obligation de mariage au sein du groupe) et par un code rigoureux d'interdictions"*.

Le védisme est une religion du clan, qui se pratique de manière familiale, sociale, jamais de manière individuelle. En réalité, il y a deux pratiques religieuses très différentes, selon le milieu social où l'on se trouve. Dans les deux classes dominantes, peu nombreuses, le père va juste "reconnaître" son fils lors de sa venue au monde. Après quoi il attend qu'il ait atteint l'âge de 7 ans, pour lui adresser la parole. Il entreprend alors son enseignement religieux. Les filles n'apprennent pas le Véda. Elles sont seulement destinées à changer de clan lors du mariage. Le garçon est mis sous l'autorité d'un prêtre, qui lui demande d'apprendre par coeur des milliers de pages du Véda. Or cet enfant ne connaît pas le sanscrit, langue sacrée et non parlée. Ce sont donc en fait des sons et des groupements de sons qu'il apprend. Ces enfants deviennent capables de réciter les textes à l'endroit, mais aussi à l'envers, ou en sautant un vers sur deux ! Le sens du texte ne viendra que bien plus tard, et souvent jamais. Seuls les prêtres professionnels finissent par y accéder. Cette méthode est un moyen de protection contre tout risque de modification des textes, l'idée même ne pouvant surgir. Vers l'âge de 17 ans, le garçon des classes supérieures est considéré comme initié à ses

devoirs religieux. Il est alors marié, hors du clan "*afin d'engendrer les enfants mâles*" dit le Véda, qui perpétueront la tradition. Dans le clan, le rite religieux essentiel est une offrande aux dieux de lait qu'on trait le matin, avant le lever du soleil, à laquelle les dieux répondent en acceptant que le soleil se lève. Les clans sont fédérés en royaume. Le roi applique un rite du même genre, mais plus fastueux, et plus violent. Des victimes animales, et humaines parfois, selon le texte de Véda, sont mises à mort, leur chair est cuite selon les règles, et consommée par les fidèles. Le sacrifice du cheval dure une année entière. Les cérémonies sont longues et très coûteuses. Il y faut donc un personnel considérable. Aussi, la caste des prêtres, les brahmanes, obtient une place prépondérante, au détriment de l'autre classe riche, les nobles. On trouve aussi, dans une toute petite élite d'initiés, une société secrète, avec des rites utilisant un champignon hallucinogène. On en fait un breuvage sacré, le soma, censé apporter l'immortalité.

La population, chargée de la production des richesses, ne s'intéresse pas du tout aux mêmes dieux que les riches. Ses dieux à elle, le Véda les évoque à peine. Mais il est certain que ce sont eux et eux seuls que le peuple vénère. Il possède de nombreuses divinités féminines, quasi-absentes du Véda, très masculin, et totalement patriarcal. Ces déesses représentent les fonctions de prospérité, de fécondité, de beauté et de plaisir. Des fêtes populaires ont lieu pour célébrer les saisons, pour obtenir des enfants mâles, ou pour envoûter amoureusement un individu de l'autre sexe.

Le Védisme se modifie aux alentours du 6ème siècle avant JC. Les villes, que les Aryens avaient détruites à leur arrivée, réapparaissent sur le cours moyen du Gange. Une évolution économique et sociale importante se produit. Elle provoque sur le plan religieux un véritable tremblement de terre. Une religion nouvelle, le Bouddhisme, se présente comme un rejet complet du Véda. En réaction, le Védisme officiel est obligé de changer, se modifie. Il donne naissance au Brahmanisme. C'est à ce moment que la société connaît l'institution des castes proprement dites, inexistantes dans le Véda. Il y a désormais quatre castes, celle des brahmanes, spécialistes de la religion, celle des guerriers et des chefs politiques (ksatriya), celle des producteurs de richesses, agriculteurs, artisans, marchands (vaisya), et celle des serviteurs des trois autres castes (sudra). Le régime des castes est destiné à maintenir la pureté du sang aryen. La quatrième caste se recrute parmi les indigènes. Il existe des sous-castes, et le degré le plus bas est constitué par les enfants d'une mère brahmane et d'un père sudra. Le Brahmanisme ajoute aussi de nouveaux textes sacrés, la Bhagavad Gita, les Purana, et plus tard (de 300 avant JC à 300 après JC) le Mahabharata et le Ramayana.

Le Brahmanisme absorbe assez facilement les dieux les plus divers qu'il rencontre, dans les sociétés où il s'étend. Il conserve aussi nombre d'anciens dieux védiques, Surya, le soleil, Candra (ou Soma) la lune, Vayu le vent, Agni le feu dieu du sacrifice car les offrandes se font autour d'un feu, Indra qui reste le chef des 33 dieux, Kubera dieu des richesses. Des demi-dieux existent aussi, une véritable troupe conduite par Ganesh à la tête d'éléphant, et encore des vampires (vetala) et autres personnages effrayants. Mais trois personnages émergent. Ce sont Brahman, Siva et Visnu. Brahman est en quelque sorte l'idée personnifiée du brahmane. Visnu est un ancien dieu solaire. Quant à Siva, il ne provient pas du Véda. Considéré comme "le Bienveillant", il protège les hommes et les troupeaux.

Une nouvelle croyance aussi importante que ce ré-ordonnement des dieux, apparaît, c'est l'idée de réincarnation. Il est très probable qu'elle soit le produit d'une ancienne

idée, remontant aux populations primitives de l'Inde, et que la nouvelle religion se décide à intégrer. La nouvelle doctrine de la réincarnation (samsara) fait de la vie de chaque individu un circuit sans fin, qui entraîne l'âme dans une série de réincarnations en chaîne. Chaque état individuel, en clair chaque appartenance de caste, est déterminé par le bilan des actes commis par notre âme au cours des vies antérieures. Même les dieux n'y peuvent rien changer. Tout ce que l'on peut donc espérer, c'est que, à la faveur d'une vie respectueuse de la religion, donc de l'ordre social, notre âme gagnera un état (karma) supérieur, et qu'enfin, au bout d'un certain nombre de réincarnations de cette sorte, elle atteigne à une félicité, une libération, et finisse par échapper à la ronde redoutée de la réincarnation éternelle. Trois voies sont offertes pour mener à cette Délivrance, la discipline des actes, celle de la connaissance, et celle de la dévotion. Seul un membre de la caste des brahmanes, et s'il est masculin, a une chance de parvenir directement à la Libération. Sinon, les mérites acquis lors des vies antérieures ne peuvent la permettre que plusieurs vies plus tard, au mieux.

Inutile de dire que dans ce nouvel ordonnancement, les brahmanes qui l'instituent se donnent une place de choix. Ils sont des êtres purs par excellence, et se doivent d'éviter plus que quiconque le contact avec les êtres impurs. Leur caste, jalouse de son pouvoir et de ses privilèges, domine la société et se considère même au-dessus des dieux. Une supériorité aussi exorbitante provoque des réactions au sein des autres castes privilégiées. Le Bouddhisme en est le produit achevé.

## 5 - L'Inde et sa religion d'Etat, le Bouddhisme

Le Bouddhisme est donc le fruit religieux d'une rébellion des castes supérieures non sacerdotales, guerriers, marchands, contre la caste toute-puissante des brahmanes. Bouddha est né vers 560 avant JC, pratiquement au même moment que Confucius en Chine. C'est un fils de roi, dans une petite principauté. La légende raconte qu'il est entré sous la forme d'un petit éléphant dans le sein de sa mère. Son père décide de lui épargner la vue des souffrances humaines. Il grandit donc dans le bonheur. Mais au cours d'une sortie, il voit la souffrance d'un vieillard, d'un malade, d'un cadavre, et d'un moine mendiant. Bouddha cherche à guérir la souffrance dans l'ascétisme que préconise la religion officielle. Certains jours, il se nourrit, dit-on encore, d'un grain de riz. Et pourtant, il ne parvient pas au salut. Il a alors l'illumination, la révélation, le Nirvana. Il découvre que la vraie voie est entre jouissance et privation, et il l'appelle "voie moyenne". Cette doctrine sert aux classes élevées à contrer celle désespérante du Brahmanisme. La douleur est universelle, proclame Bouddha : *"La naissance est douleur, la vieillesse est douleur, la maladie est douleur, la mort est douleur, l'union avec ce qu'on n'aime pas est douleur, la séparation d'avec ce que l'on aime est douleur, ne pas obtenir son désir est douleur, en résumé, les cinq sortes d'objets de l'attachement (...) sont douleur"*. Après une vie ainsi équilibrée, Bouddha meurt dans la sérénité, et son âme s'élève de degré en degré, dans le Nirvana. C'est du moins ce que disent les adeptes. Des princes, des nobles, adhèrent immédiatement à la nouvelle religion. Ils se partagent les ossements de Bouddha pour ériger des lieux de culte.

Mais le Bouddhisme ne touche pas à la croyance en la réincarnation, et laisse le petit peuple sans espoir. Des mouvements réformateurs, des sectes, apparaissent en son sein, et proposent un autre fonctionnement dans le circuit de la réincarnation. Là où les brahmanes s'octroient le privilège d'être les seuls à avoir une chance d'arriver à la Libération à la fin de

leur vie réelle, elles déclarent que le groupe social auquel appartient le fidèle importe peu. Ces sectes donnent une importance à leur maître spirituel, le guru.

Le Bouddhisme se répand en tant que religion d'Etat, au point de devenir aujourd'hui la troisième religion mondiale, après le Christianisme et l'Islamisme. Il est exporté par de véritables missionnaires, à l'exemple des missionnaires chrétiens, en s'adressant d'abord aux élites de la société et de l'Etat. Au Japon, il devient solide et durable lorsque le prince Shotoku Taishi décide de lui consacrer un temple, et de le protéger (587). Le Japon compte maintenant 40 millions de bouddhistes. Le Sri Lanka, la Birmanie, la Thaïlande, le Laos, le Cambodge sont aujourd'hui entièrement bouddhistes. Il est également présent au Vietnam, en Corée. En Chine, il a connu une existence momentanée, mais il a été interdit très tôt, en 845.

En Occident, on trouve de nombreuses lectures élogieuses du Bouddhisme. On entend dire que le Bouddhisme est une religion sans dieu, "athée", donc supérieure. Mais l'athéisme consiste à nier l'existence des dieux. *"Or le Bouddha n'a jamais nié l'existence des dieux, ni même celle des démons. Simplement il a enseigné qu'ils n'étaient d'aucun secours pour parvenir à la délivrance"* (Testart). En ne parlant pas des dieux, Bouddha les admet de la manière la plus évidente qui puisse être. L'écrivain bengalaise Taslima Nasreen s'est offusquée de *"l'opium hindouiste des intellectuels occidentaux"*. *"J'avais été stupéfaite de voir que beaucoup de gens vénèrent comme un dieu le fameux gourou indien Rajnesh. Je suis toujours perplexe de constater que tant d'Occidentaux refusent de comprendre le véritable caractère de ce Rajnesh, un imposteur avide d'argent et de sexe. (...) On ne peut manquer de s'interroger sur cette attirance de certains Occidentaux pour la religion hindoue, pour les gourous et leurs sectes (...) C'est ainsi qu'on va chercher dans une autre religion, inconnue, ce que le Christianisme, trop connu, ne peut plus offrir comme réconfort (...) Ce qui me choque le plus dans cette attitude, c'est l'ignorance, ou la volonté d'ignorer que la religion est en grande partie responsable des maux qui ont frappé et qui frappent encore le sous-continent indien : partition, violences répétées allant jusqu'au bain de sang, esprit communautariste, haine et suspicion entre les hommes. Voilà en effet quelques-uns des bienfaits de la religion, singulièrement dans cette partie du monde !"*

Taslima Nasreen combat avec raison jusqu'au bout cette attitude au fond méprisante de ces Européens : *"Ces Occidentaux qui se laissent séduire par l'hindouisme ignorent donc qu'en Inde même il se trouve depuis des temps fort anciens des humanistes, des rationalistes, des esprits critiques qui s'efforcent de libérer l'humanité de l'aveuglement de la religion, d'éveiller la conscience de l'homme, de répandre l'instruction, les lumières de l'éducation. Ils ignorent que l'Inde a produit une école philosophique matérialiste dont les tenants ont nié l'existence de Dieu il y a plus de deux millénaires (...) Au 20ème siècle, le sous-continent n'a pas manqué, depuis deux cents ans, de grands esprits rationalistes qui ont oeuvré à libérer la société du carcan de la religion (...) Ils commettent l'erreur d'ignorer que les fanatiques religieux hindous, les gourous hindous et les politiciens des partis politiques pro-hindous sont les plus fermes partisans du système capitaliste et véhiculent toutes les idées de droite qui font le jeu des conservateurs en Occident"* (Le Monde, 29/6/96).

L'Occident a fabriqué aussi une véritable vedette télévisée qui passe régulièrement sur ses écrans, le dalaï-lama. Le bouddhisme a pénétré au Tibet au 7ème siècle après JC. Là comme ailleurs, il a pris racine à la tête de l'Etat, en convaincant le roi Srong-tsan-gam-po. Des moines se chargent ensuite de convaincre le peuple. Le succès est fulgurant, et le Tibet

devient la perle du bouddhisme. La puissance de la religion est telle que le pouvoir tombe des mains des laïcs, et passe dans celles des prêtres bouddhistes, peu après 1050. Les moines autorisant le mariage, le pouvoir se transmet de père en fils. Jusqu'à ce qu'une secte, la secte jaune, interdise le mariage. La nouvelle Eglise jaune finit par éliminer l'ancienne rivale rouge. Le Bouddhisme prend au Tibet la forme particulière du Lamaïsme, c'est-à-dire d'une théocratie, de l'Eglise mise directement au pouvoir. L'Eglise tibétaine a à sa tête deux grands Lamas. L'un d'eux, le dalaï-lama, exerce le pouvoir depuis la capitale Lhassa. Nombre de prêtres se font considérer comme la réincarnation des dieux ou des saints. Et l'idée de réincarnation est prise au pied de la lettre, du moins aux yeux du peuple. Ainsi, lorsqu'un Lama meurt, les prêtres prétendent retrouver son âme réincarnée dans le corps d'un jeune enfant. Lorsqu'ils ont l'enfant qui fait l'affaire, il est alors nécessaire, et suffisant, d'affirmer que des événements extraordinaires ont effectivement entouré sa naissance, et l'enfant est élevé au titre de nouveau Lama.

En 1950, la Chine de Mao occupe le Tibet, et déclare cette religion néfaste. Le dalaï-lama se réfugie en Occident. Et les médias en profitent comme une aubaine à leur propagande anticommuniste. Mais Odon Vallet indique les limites de l'autorité et de la représentativité réelle de cet homme. *"Dans une Europe sécularisée, le dalaï-lama fait figure d'éveilleur spirituel, même s'il n'a autorité que sur moins de 1% des bouddhistes du monde (...) (Il) n'est le chef spirituel que de l'une de ces quatre écoles (celle des Gelugpa, ou "vertueux"), les trois autres conservant leur propre hiérarchie et leur propre discipline."* Et il s'étonne de ce qu'en Occident, on *"compte désormais plus de bouddhistes "tibétains" qu'au Tibet"* (Le Monde 10/4/1997).

En 1984, un chinois, Ma Jian, revient d'un voyage dans les coins les plus reculés mais aussi les plus religieux du Tibet. Il en rapporte un témoignage épouvantable sur le degré d'arriération, qui décide la Chine à en interdire la publication. Dans les pays où l'Etat se dit démocratique, on n'interdit pas. Mais on noie cette sorte de publication rare, sous des tonnes d'oeuvres qui vont dans le sens du courant. Ma Jian raconte la vie d'une fillette, aux alentours de Kaga, sur les hauts plateaux. Neuf jours après sa naissance dans une famille pauvre, les moines viennent annoncer à la mère qu'elle est une réincarnation du toulkou, et décident de son nom, Sangsang Dzassi. Ils enferment la fillette dans leur monastère, et durant quinze ans, Sangsang se consacre à l'étude des Cinq Grandes Disciplines, à la mémorisation des tantras, à la pratique du yoga.

A quinze ans, elle sort pour la première fois, et va à son cours de médecine traditionnelle. Le maître fait un cours de dissection sur les centres vitaux du corps humain. Détachant un cartilage sous l'hypophyse, une glande dans le cerveau *"Voilà l'oeil qui voit l'avenir, dit-il. Quand vous serez passés maîtres dans l'art du yoga, vous pourrez grâce à cet oeil voir toutes les maladies à l'état latent chez les hommes ainsi que les démons qui nous entourent"*. Puis le maître prélève un oeil : *"Les laïcs regardent le monde à travers cet oeil ; la nature de cet oeil est impure, et les laïcs, troublés par les cinq poisons, sont incapables d'épurer leur conscience des choses"*. Le lendemain, Sangsang connaît le rite de l'aspersion : *"Plusieurs centaines de lamas ont pris place dans la salle de méditation où scintillent les lampes à beurre dans les fumées d'encens (...) Les yeux écarquillés, elle voit le larang Tchangtzo ouvrir sa kasaya et s'avancer vers elle. Elle l'implore du regard, terrorisée, tandis qu'il la renverse sur les kadiens. Elle se sent écrasée par la douleur entre ses cuisses et le corps pesant qui la couvre. Le larang Tchangtzo vient de mettre en pièces la féminité qui au*

*point du jour a coulé en elle comme un sang neuf (...) Elle se souvient soudain : dans l'exercice de la perfection des aspects masculin et féminin du corps, elle doit s'aider de ses souffles, de ses artères et de ses centres vitaux pour atteindre la science qui habite Wangjé et ramener en elle la sagesse et l'habileté qui sont en lui. Quand Sangsang reprit ses esprits (...) deux nonnes s'approchèrent d'elle pour l'aider à se relever. Elles tenaient une coupe en or où elles puisèrent de l'eau pour laver le sang qui avait séché sur sa peau à l'intérieur de ses cuisses (...) Quand elle se releva, les trompes, les chants religieux firent écho à la plainte de la fumée gris-bleu et des clochettes. La coupe qui avait servi à sa toilette fut alors déposée en offrande sur le mandala" (La mendicante de Shigatze, 1986).*

## 6 - L'Inde et le Pakistan : un fascisme religieux, l'Hindouisme

Une véritable guerre de religion déchire le sous-continent indien depuis des dizaines d'années. Hindous et Musulmans se lancent dans des confrontations d'une violence incroyable. La violence est double : à la frontière entre l'Inde et le Pakistan d'une part, avec une guerre larvée au Cachemire de l'autre. Les origines du problème coïncident avec les origines de la colonisation. Le sort de l'Inde se joue en fonction des rivalités au sein de l'Europe. Le Portugal a été le premier colonisateur, en conformité avec le partage du monde colonial fait par le pape en 1492, entre l'Espagne et le Portugal. Mais le Portugal a du mal à maintenir un empire trop dispersé. Au début du 17<sup>ème</sup> siècle, la Hollande lui prend la maîtrise des mers indiennes. La Compagnie hollandaise des Indes orientales construit trois compagnies de commerce sur la côte. Puis l'Angleterre victorieuse de la guerre anglo-hollandaise en 1652, abandonne le terrain à l'East India Company. Mais la France a aussi des prétentions sur l'Inde. Anglais et Français se battent, par soldats indiens interposés. L'Angleterre sort gagnante, et ne laisse à la France que cinq comptoirs côtiers. La Compagnie française des Indes s'installe à Pondichéry en 1673.

Les Anglais ont les mains libres pour coloniser l'intérieur du pays. Cette colonisation change de nature. Il ne s'agit plus d'installer quelques points stratégiques pour le commerce longue distance. L'Angleterre construit des plantations d'indigo, de thé, de café, avec des capitaux empruntés sur place. Et l'Inde devient un immense marché pour l'industrie textile anglaise en plein développement. Les bénéfices rentrent en Angleterre. Un système de prélèvement régulier et systématique des richesses est amorcé. La première forme de mouvement nationaliste est le Congrès national indien, fondé en 1885. Ce sont des intellectuels des hautes castes, qui ne veulent pas bouleverser les choses, mais avoir leur petite place dans le système. A la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, montent de la population des courants plus radicaux, qui ont une forme religieuse, et veulent changer la tradition. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, Gandhi donne une image quasi-religieuse de lui, apôtre de la non-violence, qui plaît aux masses. Avocat, membre de la caste des marchands, Gandhi veut d'abord obtenir des Anglais une égalité pour les Indiens "éduqués". C'est l'intransigeance des Anglais qui le pousse à chercher le soutien des masses. Les chefs de village relaient ses consignes, de désobéissance civile, de non-coopération, et le parti du Congrès se renforce. Avec ses marches pour la paix, ses jeûnes, Gandhi calme les poussées de violence des masses qui ne supportent plus leur sort. Il refuse de soutenir les révoltes paysannes contre les gros propriétaires de terres. Mais de plus en plus souvent, on voit ces violences s'orienter dans un conflit entre les deux communautés religieuses. La perspective d'une indépendance ne semble plus utopique. En 1930, Muhammad Ali Jinnah, dirigeant de la Ligue musulmane, propose

comme programme politique la création d'un Etat musulman distinct, l'Inde étant à majorité hindoue, brahmanique. Le Congrès refuse cette proposition. Mais Jinnah continue sa propagande pour la création d'un pays musulman, réservé aux musulmans, et qui serait composé des deux régions à forte majorité musulmane, le Pendjab au nord-ouest, et le Bengale, au nord-est. Ce pays en deux parties, Jinnah l'appelle déjà le Pakistan. Jinnah est avocat, formé au barreau de Londres.

Les Anglais administrent, gèrent, dirigent toute l'Inde d'une main de fer, se faisant obéir au doigt et à l'oeil par 410 millions d'êtres humains. Ils laissent se développer la haine entre les deux communautés, mais ils leur interdisent de la manifester tant qu'ils sont là. Ils n'hésitent pas à envoyer Gandhi ramener le calme. En septembre 1947, les massacres entre hindous, musulmans et sikhs sont tels que cette fois, les populations fuient par millions. Quatre millions de non-musulmans, hindous et sikhs quittent leur région pour aller vers des régions hindoues. Ils sont remplacés par un courant inverse. 6 millions de musulmans fuient l'Inde, et vont vers le futur Pakistan. C'est dans cette atmosphère infernale que l'Angleterre quitte l'Inde, et octroie l'Indépendance. Le jour où la haine accumulée est devenue incontrôlable. Le Pendjab, région modèle de leur gouvernement, est à feu et à sang. L'Empire explose en trois morceaux, les deux blocs musulmans du Pakistan étant séparés par près de 2 000 km de territoire indien. On estime entre 200 000 et 2 millions le nombre de morts au cours de cet automne 1947. Les Anglais réussissent à quitter le continent sans pratiquement subir eux-mêmes de violence.

Cette naissance de deux pays dans le sang pèse lourd. Première guerre indo-pakistanaise en 1947, deuxième conflit en 1965, nouvelle guerre en 1971, affrontements en 1999, la confrontation renaît régulièrement. En 1971, le Pakistan oriental décide de se séparer de son pendant occidental et devient indépendant, sous le nom de Bangladesh. Dix millions de réfugiés se sauvent en Inde. Le conflit entre hindouistes et musulmans, qui a accumulé ses braises sous la férule anglaise, ne cesse plus non plus à l'intérieur de l'Inde. Les politiciens indiens ont compris la leçon britannique : diviser pour régner. Un certain nombre, n'ayant aucun espoir de sortir d'une misère noire dans leur caste figée des Intouchables, choisissent la conversion à l'Islam. Immédiatement, des hindouistes de castes supérieures organisent des opérations meurtrières de vengeance contre cette maigre tentative de libération.

Le 6 décembre 1992, une foule fanatisée démolit une mosquée pas même utilisée à Ayodhia, en Inde. C'est le signal d'un véritable pogrome anti-musulman dans tout le pays. On compte 2 000 morts. Les moteurs de ces actions sont des partis hindous qui revendiquent le pouvoir. Ils invoquent la tradition guerrière du dieu hindou Ram. Les hindouistes ne sont pas à proprement parler un courant religieux. Il n'y a ni fondateur, ni livre sacré, ni organisation réelle. C'est plutôt une coloration culturelle pratique utilisée par un courant politique, et qui puise sur le plan religieux dans les parties communes au Brahmanisme et au Bouddhisme. Le nationalisme hindou a une origine liée au développement du fascisme dans de nombreux pays à la suite de la crise de 1929. L'Hindouisme s'est doté d'un dieu, Rama, dieu de la guerre, ressorti d'un oubli millénaire. On le voit aujourd'hui sur les écrans de télévision servir de propagande, incarnant l'image du mâle nationaliste hindou viril, mi-homme, mi-dieu. L'organisation mère s'intitule RSS, Rashtriya Swayamsevak Sangh, Corps national des volontaires, créé en 1925, sous le colonialisme anglais, et plus anti-musulman qu'anti-anglais. Le jeu politique est plus fin qu'il n'y paraît. S'en prendre aux musulmans n'est qu'un prétexte. Dans la pratique, cela permet plus concrètement de s'en prendre à tous les partisans d'un Etat

non religieux, laïc, en les qualifiant de vendus aux musulmans. Le RSS s'est largement inspiré des partis fascistes des années 1930. Il dispose de deux millions de membres. Son recrutement est centré sur les classes moyennes des villes, en particulier dans les écoles et universités. Il a créé d'autres organisations, le BJP, Bharatiya Janata Party, ou Parti du peuple indien, le VHP, Vishwa Hindu Parishad, Conseil mondial hindou. Son organisation de jeunesse recrute dans le sous-prolétariat un million de membres, surtout à Bombay, et dispose de syndicats, d'hôpitaux, et d'une milice. Légalistes, et en fait réformistes, les partis de gauche sont impuissants.

Le BJP obtient deux sièges au Parlement en 1984, 88 sièges en 1989 (année du combat contre la mosquée d'Ayodhya, et pour la reconstruction d'un temple hindou à sa place), et conquiert le pouvoir aux élections de 1996. Son dirigeant Advani enflamme les masses avec des discours religieux d'un côté, mais parle très raisonnablement affaires et business avec les capitalistes ou les fonctionnaires. Aujourd'hui, les trois castes supérieures de l'Inde, brahmanes, kshatriyas et vaishyas, totalisent 20% de la population, et dirigent tous les domaines de la vie. Et 80% de la population, la caste dite des Intouchables, sont le rebut de l'humanité. C'est ce système que maintient aussi l'Hindouisme. Parmi cette immense population d'exclus, il y a aujourd'hui près de 100 millions de musulmans, ce qui fait de l'Inde l'un des premiers pays musulmans du monde.

## 7 - Le Japon et le Shintoïsme

On a beaucoup de difficultés à maîtriser les dates des origines et des premières transformations sociales, étatiques et religieuses au Japon. Mais ce pays présente l'intérêt de nous montrer comment l'Etat, à notre époque moderne, au 19ème et au 20ème siècle, a pu réorganiser la religion pour la mettre au service de sa politique. La transformation économique et politique du Japon, que tout le monde juge remarquable par sa rapidité, est due aussi à la transformation parallèle de la religion.

Le Japon a connu une préhistoire, les hommes y étaient des chasseurs-pêcheurs. Un changement aurait eu lieu à partir du 3ème millénaire avant JC, apportant une sédentarisation de l'habitat, et l'apparition de sépultures. Une agriculture en terrain non inondé serait arrivée vers 300 avant JC, en provenance du continent, plus précisément de Corée. Et c'est sur cette agriculture suffisamment développée que seraient enfin apparus des clans guerriers, à partir de 300 après JC, donc une première forme d'Etat. En tout cas, le premier Etat d'ampleur régionale est le Yamato, qui se met en place et rayonne au centre de l'île principale, Honshu. La société est dirigée par une aristocratie, qui enterre ses morts dans de "grandes tombes" transformées en constructions monumentales, voire entourées d'un fossé. C'est de cette époque que dateraient aussi les bases de la religion shintoïste. Ce Shintoïsme des origines est peu connu. C'est une vision polythéiste du monde. Ce premier Etat passe au 6ème siècle après JC sous l'influence du très puissant voisin, la Chine. Le Bouddhisme pénètre le Japon au cours de cette période. Un des rois de Corée offre à la cour de Yamato des statues bouddhiques en 538. Le prince régent Shotoku Taishi (572-621) en fait bientôt une religion d'Etat. Lui-même est bouddhiste, mais c'est d'abord pour des raisons politiques qu'il fait ce choix. Il voit dans le caractère non local, unificateur du Bouddhisme, un atout pour la poursuite de la construction d'un Etat centralisé qui cherche à s'étendre. En 603, le régent fixe les douze échelons de la hiérarchie des fonctionnaires, et en 604, il proclame une sorte de

constitution qui est un manifeste religieux et politique soulignant l'idée de l'autorité centrale.

Mais si le Bouddhisme est adopté par la cour, le Shintoïsme reste la croyance de la population. Dans les faits, le Bouddhisme est une religion des villes. Dans les campagnes et les villages, on fête les dieux locaux, liés à la vie communautaire. Mais certains aspects du rituel bouddhique influencent le Shintoïsme. Celui-ci place une notion de sacré, qu'il appelle kami, dans tout ce qui est supérieur aux hommes, forces naturelles personnalisées comme le Soleil, la Lune, le typhon, mais aussi les dieux des épidémies, les dieux des insectes prédateurs du riz, ou encore montagnes, vents, animaux sauvages, objets de formes étranges, et même certaines personnes. Les kami sont partout, fabriquant un monde de peurs. Seuls échappatoires, soit purifier son entourage, par des lavements plus ou moins symboliques, soit donner une demeure et des offrandes au kami. On peut donc trouver au coin d'un champ un petit édifice construit à cet effet en forme de temple.

Le Bouddhisme japonais est particulièrement intolérant. Moines et empereurs s'acharnent à vouloir éliminer le culte des kamis et le Shintoïsme. Mais ils n'y parviennent pas. Les empereurs changent alors leur fusil d'épaule. On ne peut pas supprimer le Shintoïsme ? Utilisons-le ! Le premier à faire ce choix est Temmu (règne de 672 à 686) lui-même fervent bouddhiste, et constructeur de monastères. Au Palais, il conserve la tradition d'imposantes cérémonies bouddhiques. Mais il pense pouvoir trouver dans le Shintoïsme une justification au pouvoir d'Etat. En 682, il ordonne la rédaction de ce qui devra être en quelque sorte la Bible d'un nouveau Shintoïsme officiel, le Kojiki. Les objectifs sont clairement affirmés, et ils sont d'autant plus intéressants qu'on a rarement de document indiquant noir sur blanc la préoccupation des souverains, en particulier lorsqu'ils veulent fonder une dynastie. Il s'agit de définir *"les structures de l'Etat, les fondements de la Vertu royale"*, et pour cela, *"vérifier et examiner les traditions, en effacer le faux et fixer le vrai et les transmettre ainsi aux siècles à venir"*. Concrètement, on doit mettre par écrit le fait que la Maison du Yamato est fondée sur un droit divin, et se trouve être faite de descendants directs des dieux solaires. Le Kojiki doit aussi permettre de mettre de l'ordre dans les règles de succession, de manière à régler les problèmes d'hérédité des propriétés. Evidemment, la mise au point de la nouvelle religion ne doit pas être laissée entre n'importe quelles mains. Ce sont les théologiens, des bouddhistes, des spécialistes de l'ancienne religion officielle, qui en sont chargés. Ils conservent l'existence et le culte des kamis. Pour ce qui est des dieux censés être les ancêtres des empereurs, ils élèvent leur statut au niveau de Bouddha.

Au 8ème siècle, se sentant sans doute maintenant plus puissant, l'Etat entreprend plusieurs réformes. Une réforme agraire essaye de transformer l'aristocratie en une bureaucratie qu'il rétribue lui-même. Les terres cultivées deviennent propriété d'Etat, et celui-ci les redistribue régulièrement, tous les 6 ans, en tenant compte du recensement des paysans. En même temps, l'Etat abandonne le Shintoïsme et réimplante largement, massivement, la religion bouddhiste, sous son contrôle. Les services, l'enseignement, les ordinations sont dirigés par la cour. Quatre sectes majeures (Sanron, Hosso, Kegon, Ritsu) et deux mineures sont officiellement reconnues. Les sanctuaires sont exemptés d'impôts. Mais la réforme agraire ne réussit pas. Les seigneurs et le clergé tournent les textes, obtiennent des dérogations. Ils imposent que des terres nouvellement défrichées soient propriétés privées, et ils redeviennent de grands propriétaires. Non seulement, ils finissent par ne plus payer de taxes, mais ils en font payer aux paysans fermiers qu'ils utilisent. L'empereur Kammu (781-806) se retrouve prisonnier de la puissance bouddhiste. Il décide de déplacer sa capitale dans

l'actuel Kyoto. Et il soutient deux sectes populaires en Chine, Tiantai et Zhenyan, pour contrebalancer le pouvoir des sectes japonaises. A Kyoto, les Fujiwara réussissent à prendre et conserver le pouvoir pendant près de trois siècles. Les princes sont incités à aller se tailler un fief, un territoire. Ils y font travailler les paysans, et y entretiennent une armée. Certains sont envoyés dans le nord pour mater les populations non soumises à l'Etat. C'est ainsi que monte en puissance l'armée.

Le chef d'état-major de l'armée envoyée dans le nord est le shogun. Ce titre est à l'origine provisoire et dure le temps d'une expédition. Peu avant 1200, il est attribué pour la première fois de manière héréditaire à Minamoto no Yoritomo. Yoritomo transforme le Japon, en y instituant des relations féodales semblables à celle de l'Europe du Moyen-âge. Il élimine les cadres administratifs de l'Empire. Les seigneurs forment la classe dirigeante, mais ils ne sont pas égaux entre eux. Chacun est uni à un autre, ou à plusieurs autres, par un lien de vassalité. Un vassal se place sous la protection de son seigneur, et le seigneur compte sur sa fidélité. Cet accord vaut pour la vie, et ce lien devient héréditaire.

Au 12ème siècle, une période de troubles, querelles de dynasties, guerres féodales, fait surgir du peuple des chefs religieux qui expriment des idées d'égalité et de révolte. L'égalité est préconisée entre le peuple et l'aristocratie, entre les femmes et les hommes. Des moines parcourent villes et marchés, rassemblent le peuple, et parlent de lui apporter un salut ou un réconfort. Tous s'inspirent d'Amida. Celui-ci est un bouddha qui s'est révolté. Il décida de refuser de finir son chemin vers l'illumination, tant que l'humanité toute entière ne serait pas sauvée, et d'aller aider ses semblables. Amida est connu depuis longtemps en Inde, en Chine, au Tibet et même au Japon. C'est Honen (1133-1212) qui crée la secte de la terre pure, et redonne force à ses idées. Pour lui, la religion n'a besoin ni de temple, ni de livre, ni de rituel. L'Amidisme existe encore de nos jours. Au cours de cette époque troublée, les seigneurs, eux, cherchent un réconfort dans la secte Zen.

Les guerres féodales, comme en Europe, durent des siècles. Ce qui change la donne, à partir des années 1540, c'est l'arrivée des premiers européens, navigateurs, commerçants, et bien sûr missionnaires chrétiens, dont François Xavier. Sa Société de Jésus monopolise le commerce de la soie grège grâce à une concession à Nagasaki. Les dirigeants de l'Empire hésitent face à cette arrivée. Nobunaga juge que le Christianisme est une bonne affaire pour contrebalancer le pouvoir toujours exorbitant des sectes bouddhiques. Hideyoshi craint qu'après les missionnaires chrétiens n'arrivent les militaires. Il interdit leur présence. En 1637, des paysans en révolte croient trouver dans le Christianisme des chefs et un outil à leur révolte. Le gouvernement fait appel aux Hollandais, qui sont Protestants, pour les massacrer. Ceux-ci, pour montrer qu'ils n'étaient pas complices des Catholiques, les massacrent consciencieusement. Enfin, la guerre de l'opium que l'Occident mène en 1840 contre la Chine finit d'alerter définitivement le Japon contre le danger occidental. En 1866, les puissances capitalistes obligent le Japon à revoir, à sa défaveur, les tarifs douaniers. La guerre pour la domination de l'Asie est lancée.

C'est alors que le Japon, en réponse à l'attaque économique de l'Occident, prend une série de mesures, dont l'objectif est de faire du Japon une puissance capitaliste à l'égal de ces puissances occidentales venues de l'autre bout du monde imposer leur loi. Trois évolutions à marche forcée sont imprimées du haut de l'Etat, en politique intérieure, en politique extérieure, et dans les cerveaux. Les trois vont de pair. A l'intérieur, l'Etat prend en charge

l'édification d'usines dans les grands domaines industriels, de banques, ouvre des lignes de chemins de fer (Tokyo-Yokohama 1872), met en place le yen. Les sociétés commerciales et industrielles les plus avancées s'associent à cette transformation. On trouve déjà les futurs trusts, Mitsui, Sumitomo, Iwasaki, futur Mitsubishi. Dès que les entreprises sont remises sur pied, l'Etat les cède aux sociétés privées. A l'extérieur, le Japon se lance dans une politique nouvelle et assidue de conquête coloniale impérialiste, exactement au moment où France et Angleterre font de même en Afrique et en Indochine. Intervention de Formose en 1874, en Corée en 1875, guerre contre la Chine en 1894. La Chine abandonne Formose au Japon et lui verse 200 millions de taëls. Les profits de la guerre apportent les moyens de mener la révolution industrielle, sans compter la cohésion nationale. En 1898, l'armée effectivement au premier plan, prend directement en main le pouvoir. Les trusts craignant une crise, la guerre est décidée contre la Russie, et le sud de la Mandchourie est occupé en 1905.

Sur le plan idéologique, les tenants du nouveau Japon se mobilisent tout autant. Pour justifier le saut en avant vers le modernisme, ils cherchent des justifications et des racines dans les plus vieux aspects de la religion. On remet à l'honneur un livre datant de 1339, le *Traité de la droite succession des dieux et des souverains*, un ouvrage qui traite du Shintoïsme. *"Le Japon est le pays des dieux, y est-il écrit. Les ancêtres célestes en ont tout d'abord établi les fondations, la Divinité du Soleil y a assuré dans la suite des temps la succession de sa lignée. Cela n'est vrai que pour notre pays ; rien de tel n'existe pour les autres empires. C'est pourquoi il est dit le pays des dieux"*. Voilà comment un texte rendant compte de croyances polythéistes populaires, voit sa lecture servir à transformer les temps nouveaux, et peut maintenant être lu comme un éloge des visées impérialistes du Japon. C'est donc un véritable bond en arrière qui est fait dans la religion, comme pour rassurer les esprits, pendant que les corps et les actes sont tous lancés vers l'inconnu.

Le Shintoïsme re-nettoyé devient religion d'Etat. Il a l'avantage, en période de nationalisme exacerbé, de ne pas être suspect, comme le Bouddhisme, ou le Confucianisme, de subir des influences étrangères. Le gouvernement met en place une administration des cultes, dont les fonctionnaires vont tous passer par une seule et même école. *"L'unité du religieux et du politique"* est la nouvelle théorie mise en pratique. Les registres des paroisses bouddhistes sont supprimés en 1871, et l'on doit désormais s'inscrire aux temples shinto. Leurs prêtres deviennent des fonctionnaires nommés par l'administration. Ce retour étatique à la prétendue religion primitive donne naissance pendant la Seconde Guerre mondiale à la pratique impressionnante des kamikaze, ces aviateurs japonais qui se suicident en fonçant sur leur objectif pour être sûrs de l'atteindre. Le kami kaze est le dieu des vents, un dieu craint. Les kamikaze en se sacrifiant, considèrent qu'ils parviennent à l'égalité avec ces dieux.

La seconde guerre mondiale voit le Japon subir le feu nucléaire des Etats-Unis. Avant même de poser les pieds sur l'île, la puissance américaine tient d'abord à faire plier la religion d'Etat. Sa Directive Shinto interdit *"le financement, le soutien, l'encouragement, le contrôle et la perpétuation de la religion shinto par l'autorité centrale et les gouvernements locaux ainsi que par les agents publics"*. A la fin de la guerre, l'une des premières décisions prises par le quartier général des forces alliées ordonne la séparation du Shintoïsme et de l'Etat. Les Etats-Unis occupent le Japon durablement, et rédigent de leurs mains la nouvelle constitution. L'empereur, par souci de stabilité, n'est pas jugé comme criminel de guerre. Il est déclaré *"symbole de l'Etat et de l'unité du peuple"*. Mais il est désacralisé. Hiro-Hito renonce officiellement à son statut divin.

De nos jours, le Japonais est comptabilisé souvent comme shintoïste, de par ses pratiques locales, ne serait-ce que parce que l'affiliation au temple shintoïste de son quartier est automatique. Mais souvent aussi, il est compté comme bouddhiste, par le biais de la secte traditionnelle à laquelle a appartenu sa famille. On parvient à 220 millions d'adeptes religieux, alors qu'il n'y a que 125 millions d'habitants au Japon. Et encore, il doit exister de l'ordre de 30 % ou plus de non pratiquants. La religion s'apparente à ce qu'on appellerait en Occident une tradition familiale, ou un conformisme social, et il n'est pas rare de mêler les pratiques des différentes religions. On peut fêter une naissance suivant le rite shinto, et enterrer ses morts selon la tradition bouddhiste. Quelquefois, on se marie en plus à l'église catholique.

A côté des deux grandes religions shintoïste et bouddhiste, il existe 200 000 sectes, la plupart liées aux deux premiers courants. Les sectes bénéficient d'exemptions fiscales. Elles gèrent des biens immobiliers et en placent les revenus pour pouvoir entretenir les lieux de culte, et payer le clergé. Nombreuses sont celles qui participent au financement d'écoles, hôpitaux, commerces ou missions à l'étranger. La secte Sôka Gakkai édite le magazine Seikyô Shinbun, un des plus forts tirages, et a fondé une université réputée. Elle compterait 7 millions de membres. Les sectes religieuses se rapprochent des entreprises, mais l'inverse est vrai aussi. Des entreprises proposent à leur personnel des séjours dans des temples bouddhistes, ou y organisent des cérémonies pour les employés décédés. *"La compagnie ferroviaire Keihan Railway organise une cérémonie tous les 3 ans auprès du temple Kôrian. Celui-ci fournit en contre partie les amulettes pour la sécurité des passagers et les conducteurs de trains"* (Cahiers français n°273, 1995). Cette évolution n'est pas un hasard, ni une simple opportunité. Avant le stade industriel et le capitalisme moderne, la religion est accolée au politique, à l'Etat. Or, la montée en puissance des multinationales, du pouvoir financier, de celui des entreprises, se fait au détriment des partis politiques et des Etats. Le vrai pouvoir est désormais entre les mains des plus grandes sociétés capitalistes. Cela explique la tendance au déplacement du centre de gravité des pouvoirs religieux, du pouvoir d'Etat vers le pouvoir des entreprises.

Bibliographie VIII

- Arvon Henri : Le bouddhisme 1983 (PUF, Que sais-je ? 468)  
Barreau André : Bouddhisme (Encyclopédie Universalis, 1998)  
Cahiers français : Religions et société 10-12/1995, n° 273 (La documentation française)  
Dumézil Georges : Mythes et dieux indo-européens (Flammarion Champs l'Essentiel 232, 1992)  
Esnoul Anne-Marie: Brahmanisme, Hindouisme (Encyclopédie Universalis, 1998)  
Etiemble : Confucius et confucianisme (Encyclopédie Universalis, 1998)  
Ma Jian : La mendiante de Shigatze 1988 (Actes sud Babel 77)  
Varenne Jean : Veda (Encyclopédie Universalis, 1998)

*Janvier 2000*